

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges VERGNAUD

Le pessimisme de Shakespeare

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 101-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Pessimisme de Shakespeare

On annonce, de divers côtés, qu'une saison théâtrale de Shakespeare, sera donnée, l'hiver prochain, en Suisse Romande, plus exactement à Lausanne... Quelle bonne aubaine !... Et combien il serait désirable que les beautés éclatantes du grand Anglais deviennent perceptibles aux oreilles latines !... Que cela soit possible, nous en avons déjà la preuve par le succès de *Coriolan*. Il suffit de bonnes traductions, comme celles de Piachaud ou de Matthey pour faire apprécier et admirer, d'emblée, ce qui, auparavant, demeurait inaccessible !...

Notre ambition est infiniment plus modeste et plus limitée. Nous voudrions seulement, dans ce petit article, examiner brièvement certains aspects philosophiques et religieux de l'œuvre immense de l'illustre poète. N'est-ce pas étrange, puisque Shakespeare n'avait guère l'esprit religieux ou mystique¹ et ne se piquait point de philosophie au sens professionnel du mot ?...

Oui, c'était un ignorant de génie... Mais quel génie !... Entendu en tous sens comme en toutes dimensions ;

¹ Shakespeare n'a cependant pas ignoré le problème religieux lui qui fait dire à Hamlet :

« Une divinité sculpte toujours nos fins

Et, quoique nous taillions, les fait à sa mesure. »

Hamlet (V, sc. 2, v. 10).

mais il ne s'y arrête pas...

jetant, comme en se jouant, de profonds coups de sonde dans l'âme humaine, lui arrachant des cris inoubliables ; mettant à nu ses ressorts les plus cachés ; alliant à la maîtrise poétique et dramatique une connaissance surprenante de la psychologie : celle des foules, comme celle de l'âme individuelle. Seul, dans la tragédie française, Racine peut lui être comparé. Malheureusement, le désastre artistique que Boileau essaya vainement de conjurer par son admirable épître — désastre comparable dans l'histoire du drame français à Waterloo et à Compiègne dans l'ordre politique — qui, après la cabale de *Phèdre*, l'éloigna, à trente-huit ans, en pleine maturité et en pleine gloire, définitivement du théâtre, ne lui permit pas de donner au monde une œuvre de pareille envergure. Les compositions occasionnelles *d'Esther* et *d'Athalie*, preuves d'un génie toujours superbe avivent encore nos regrets !... Œuvre qui eût sans doute allié le regard aigu de la pénétration psychologique à la magnificence verbale de l'expression souveraine, avec cette ordonnance claire, cette perfection du détail, qui manque, parfois, à celle du grand Anglais. Consolons-nous cependant... Sur un plan supérieur, Racine, sacrifiant son génie à son Dieu, a donné, dans l'ordre moral, la tragédie par excellence... Quelle que soit la beauté des paroles, les actes sont plus éloquents !... Et puis, il y a *Athalie* ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain »¹ !... Eut-elle éclos sans ce sacrifice ?... On peut, au moins, en douter !...

Toujours est-il que, dans l'histoire de la littérature, personne n'a possédé un génie psychologique aussi profond, aussi complet que Shakespeare. C'est un intuitif né, perpétuel sujet d'étonnement pour certains critiques. Ils n'arrivent pas à comprendre comment son regard, d'un simple coup d'œil, apparemment sans effort, arrive à pénétrer, jusqu'au fond, le mystère psychologique des âmes, la complexité de caractères si divers et si variés, que l'application soutenue et les recherches minutieuses des autres ne parviennent pas à découvrir... Mystère de l'inspiration et du génie !... Raison insuffisante pour nier

¹ Voltaire.

la paternité de tant de chefs-d'œuvre au petit provincial de Stratford sur Avon, comme l'ont voulu certains.

Dans l'histoire de la pensée shakespearienne, on distingue couramment trois périodes. D'abord, les chefs-d'œuvre ravissants du début et ceux, plus calmes, de la fin. Entre les deux, l'horizon, brusquement, s'assombrit. Effet d'une crise intérieure, de désillusions, ou, seulement, d'une observation plus sagace, plus concentrée de la nature et de l'homme ?... Cette dernière remarque nous semble, de beaucoup, la plus probable, bien que les causes personnelles aient, comme chez tous les humains, joué leur rôle dans l'obscurcissement de la vision. Ces motifs personnels, on peut en entrevoir quelques-uns, mais il est difficile de les discerner avec une entière certitude car, chose curieuse, c'est à l'heure où le grand Will produit ses œuvres les plus magistrales que nos renseignements sur sa personne et sur sa vie sont les plus rares. Il n'était sûrement pas apprécié à sa valeur par ses contemporains. Comme tous les hommes de génie, il ne trouvait guère, au théâtre du *Globe*, des auditoires capables de se hisser d'emblée au niveau presque surhumain de ses personnages. Sans doute, comptait-il parmi les auteurs en vue et appréciés. Francis Meres fait son éloge. Mais, il ne tranchait pas. Ben Johnson, plus cultivé, plus facile, était certainement mieux goûté du public londonien. D'autres : Greene, Peele, Kyd, Fletcher, Chapman, Beaumont, pouvaient se croire ses égaux. On s'occupe alors assez peu de Shakespeare, on n'en parle guère. Mais ses œuvres parlent pour lui. Dès sa mort, avec le recul des années, elles grandiront sans cesse, dominant de très haut les productions rivales, pour soulever la stupéfaction admirative de l'avenir...

Considérons, un instant, la philosophie des drames shakespeariens, surtout, dans la période centrale, où se trouvent, peut-être, les plus hautes cimes, les caractères individuels et collectifs les plus fouillés parmi la chaîne ininterrompue des grands chefs-d'œuvre : César, Hamlet, Othello, Lear, Macbeth, Coriolan, les foules romaines et la guirlande si parfaite des sonnets prestigieux. Sans nous interdire de citer ailleurs, la coupure, entre les « périodes » n'étant pas absolue. Je dis bien la philosophie

car un esprit aussi profond, un psychologue aussi pénétrant et aussi vigoureux, ne pouvait manquer d'avoir une vue de la nature et une vue de l'homme, son habitant insatisfait.

Cette analyse des hommes et des choses aura d'autant plus de force qu'elle ne se présente pas à la manière d'un système lié artificiellement mais comme une série d'observations prises sur le vif. Psychologie, avant tout, expérimentale. Et si nous lui donnons un peu, pour la clarté de l'exposition, l'ordre et l'allure d'un système, disons bien vite qu'elle ne se présente pas du tout ainsi dans Shakespeare. La philosophie sous-jacente reste, chez lui, à l'état de jaillissements spontanés. Cependant, les pensées qu'il prête à ses personnages sont bien de lui ; reliées ou non, elles forment un tout et il suffit de les exposer pour montrer la noire vision de leur auteur. Elles deviennent d'autant plus frappantes que, par un prodige de l'esprit, ces personnages imaginaires sont des êtres vivants... vivant d'une vie intense, pris sur le vif de la réalité même et transposés sur les planches pour être, devant nous, sous les somptueux atours de leur rôle emprunté, pénétrés, disséqués, moralement radiographiés...

Dans sa contemplation de la nature, Shakespeare, comme les plus grands philosophes, d'Héraclite à Bergson, est frappé par le rôle du temps et du mouvement. Il est profondément impressionné par l'écoulement incessant de la vie, l'effritement, parfois lent mais certain, de toutes choses : du monde minéral et du monde vivant. Lamartine va s'écrier, deux siècles après lui, dans le beau prélude du « Lac »

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?...
O temps, suspends ton vol !...

Shakespeare, ne demande pas au temps, par un appel romantique, d'arrêter sa course. Il constate son pouvoir

destructeur et il le dit, en termes impressionnants dans son superbe sonnet LXV. S'il m'est impossible de rendre toute la puissance concentrée, la ciselure parfaite de l'original, je vais cependant m'efforcer d'en donner une traduction acceptable¹ :

SONNET LXV

Puisque ni roc, ni sol, ni la mer infinie
Ne peut, contre la mort, affirmer son pouvoir,
Que pourrait la beauté, dans cette frénésie,
Faible comme une fleur et qu'un rien fait mouvoir !

Comment pourrait tenir la brise printanière
Dans l'assaut destructeur de la pluie et des vents,
Quand le roc indompté cède et tombe en poussière
Et les portes de fer sont victimes du temps ?...

O terrible pensée !... Où cacher son amour,
Dans le temps, contre lui, préserver son joyau ?...
Et quelle main d'acier peut arrêter son cours
Ou, contre ses dégâts, immuniser le beau ?...

Personne !... à moins qu'un miracle ait pouvoir
Que mon amour brillant sorte du papier noir !...

En face de notre impuissance totale à défendre nos oeuvres et nos amours contre la morsure irréparable du temps, le poète clame simplement son effroi : « O fearful meditation !... »

Les hommes sont-ils meilleurs que cette nature meurtrière dont il parle avant Vigny. Qu'est donc le monde dont il constate le caractère précaire et caduc ?... Un monde vil !... Et ici, pour le plaisir de citer encore les vers merveilleux du poète, nous donnons, en entier, notre traduction du sonnet LXXI. Nous nous contenterons,

¹ On sait que la forme du sonnet shakespearien est légèrement différente du sonnet habituel devenu classique depuis Pétrarque. Au lieu de comprendre deux quatrains et deux tercets rimant entre eux, il se compose de trois quatrains à rimes libres et d'un distique.

ensuite, de glaner *, parmi tant d'autres, de brefs extraits de ses pièces se rapportant à notre propos ².

SONNET LXXI

Cessez de me pleurer, quand je serai parti,
Dès que vous entendrez le glas triste et sonore
Annoncer au pays que je me suis enfui
D'un monde vil parmi les vers plus vils encore.

Si vous lisez ces mots, hélas ! ne pensez pas
A la main qui les fit, car tel est mon amour
Qu'il vaut mieux m'oublier et l'éteindre ici-bas
Si son cher souvenir doit assombrir vos jours.

Si, je le dis encor, vous lisez cette page
Quand je serai, peut-être, à l'argile, mêlé,
Laissez tomber mon nom, écarterz son image,
Que votre amour, à mon trépas, soit annulé !...

Pour qu'un monde averti, voyant votre chagrin,
Ne vous raille de moi, lorsque je serai loin.

Ce monde vil reste vicié dans sa source et le poète dit ailleurs :

Les roses ont leurs épines, les fontaines leur fange,
Eclipses et nuées voilent lune et soleil
Et le ver dégoûtant se loge dans les fleurs...

(Sonnet XXXV)

Cette décrépitude le poète la décrit dans *Comme il vous plaira* (Acte II, sc. 7), avec la précision macabre des Elisabethains, constamment hantés par la mort. Et, c'est pour l'avoir profondément contemplée et ressentie qu'il peut dire, avec son personnage, dans la même pièce,

Je préfère un bouffon pour me rendre joyeux
Que toute l'expérience qui me rend malheureux.

(IV, sc. 1)

¹ Je remercie M. Jacques Cabaud qui m'a aidé dans cette cueillette.

² Il faudrait, pour traiter un sujet que nous nous contentons d'effleurer, donner une analyse de ces pièces. Cela a été déjà fait, maintes fois, et nous y renvoyons le lecteur, par exemple à Louis Gillet, *Shakespeare*.

Car l'imagination, l'intelligence, sont bien loin de nous donner le bonheur ! Plus leurs visées sont hautes, plus elles sont déçues par les déficiences de la terre :

L'appréhension du bien nous donne seulement
Le sentiment plus vif et plus poignant du pire...

Richard II (I, sc. 3)

La royauté, la grandeur, la renommée, peuvent-elles combler le cœur de l'homme ?

Voici comment Shakespeare fait parler un roi :

Parlons de tombeaux, de vers, d'épitaphes
Mais n'appelons nôtre que la pâle mort
Et ce tout petit coin de terre dénudée
Qui couvre de nos os la forme décharnée... »

Richard II (III, sc. 2)

Et un illustre ministre :

WOLSEY :

Adieu, un long adieu à toute ma grandeur...
C'est là le sort de l'homme : aujourd'hui il éclôt
Les bourgeons de l'espoir qui fleurissent demain,
Il porte en rougissant des honneurs incertains,
Mais le troisième jour vient le froid destructeur,
Le froid glacial, le froid qui tue...

Henri VIII (III, sc. 2)

Et, il semble que le traître Iago ait raison quand il affirme :

La renommée est une étiquette bien fausse
Sans mérite obtenue souvent
Et trop souvent perdue sans justice et sans cause... »

Othello (II, sc. 3)

Le meurtre du plus puissant des empereurs suffit pour disperser ses fidèles :

Hier encor, le seul nom de César aurait pu
Affronter l'univers... le voici terrassé
Et personne aussi niais que de le saluer
Ou de lui rendre honneur.

Jules César (III, sc. 2)

Ne convient-il pas de rester sceptique sur la portée de toute œuvre humaine ? Voici ce que dit Marc Antoine, se référant à l'œuvre de César :

Le mal que l'homme fait vit souvent après lui,
Mais le bien est souvent enfoui avec ses os.
(ibid.)

De plus, la renommée s'attache davantage au mal qu'au bien :

Les vices des humains survivent dans l'airain,
Leurs vertus, nous écrivons avec de l'eau... »
Henri VIII (VI, sc. 2)

Aussi, l'ingratitude est-elle le propre de l'humanité. Le poète la flétrit en des lignes amères :

Souffle, souffle, vent d'hiver
Tu es bien moins amer
Que l'ingratitude humaine,
Ta dent est moins aiguë,
Du moins, tu n'es pas vu,
Moins rude est ton haleine,
Heigh Ho, Heigh Ho, souffle dans le houx vert,
Que de feinte amitié et que d'amour frivole !...
Soit, heigh ho, le houx vert
Ah, que la vie est drôle !...
Comme il vous plaira (II, sc. 7)

Il m'est impossible de rendre tout le sarcasme de Shakespeare : « This life is most jolly ». Cette vie est très amusante !...

L'amour peut-il nous apporter une consolation ?...

S'il est passionné, il finira mal :

Ces plaisirs violents ont des fins violentes,
Meurent en leur succès comme poudre et feu
Consumés d'emblée en caresse ardente,
Car le plus doux mets, miel délicieux,
Devient écœurant par sa douceur même
Confond l'appétit par son goût hideux...
Roméo et Juliette (II, sc. 6)

Il est fragile :

Fragilité, ton nom est femme... »
Hamlet (I, sc. 2)

Quant à l'amour sensuel, c'est « un enfer »

Parjure, violence, après cendre et dégoût¹.
(Sonnet CXXIX)

L'amour véritable est, lui-même, toujours entravé :

Car, d'après les écrits qui sont à ma mémoire,
D'après tous les récits que raconte l'histoire
Le cours de l'amour vrai ne fut jamais uni... »
Songe d'une nuit d'été (I, sc. 1)

Que vaut la justice humaine ?... Shakespeare ne lui accorde aucune confiance :

Le Jury qui tient la vie du captif
Peut compter, parmi les douze assermentés,
Un voleur ou deux, combien plus coupables,
Que celui qu'ils jugent... »
Mesure pour mesure (II, sc. 1)

Il a, sur elle, l'opinion de notre Lafontaine : « Selon que vous serez puissants ou misérables » et, sur le fond, ne s'exprime pas différemment :

Ce qui chez l'officier n'est qu'un mot colérique
Devient, chez le soldat, un blasphème absolu... »
Mesure pour mesure (II, sc. 2).

Et dans *Périclès*

3^e PÊCHEUR :

Maître, comment les poissons vivent-ils dans l'eau ?...

1^{er} PÊCHEUR :

Comment ?... Comme les hommes vivent sur la terre ;
les plus grands mangent les plus petits.
(II, sc. 1)

Et, alors, se pose la question.

Que vaut donc le monde ?...

Hamlet le juge disloqué et foncièrement malhonnête :

Le siècle est disloqué... Par quel affreux destin
Faut-il que je sois né pour le remettre au point.
(I, sc. 5).

¹ Traduction L. Gillet.

Et, plus loin

Etre honnête ici-bas, dans ce monde futile
C'est être un homme seul choisi entre dix mille...

(II, sc. 2)

Ou, encore,

HAMLET :

Quelles sont les nouvelles ?...

ROSENCRANTZ :

Aucune, Seigneur, si ce n'est que le monde est devenu honnête...

HAMLET :

Alors le dernier jour
Se rapproche de nous... Mais ta nouvelle est fausse...
(II, sc. 2).

Les foules sont-elles meilleures que les individus ?

Non, le grand psychologue a sondé leur noire ingratitude, leur sottise incurable, leur humeur versatile, leur férocité. Bien avant les « ministres de la propagande » et leurs émules, si fameux de nos jours, il a constaté qu'avec des mots, il est aisé de les tourner comme on veut. On leur fait conspuer aujourd'hui ce qu'elles acclamaient la veille et accepter avec enthousiasme ce qu'elles ont solennellement renié. Le fameux discours de Marc Antoine, au lendemain du meurtre de César, par son ton en apparence objectif et détaché, les louanges continues décernées à Brutus qu'il veut perdre, sa profonde cautèle, reste le modèle de l'art de la propagande. Un modèle aussi de la versatilité populaire que Shakespeare avait constatée — elle existe, hélas, sous toutes les latitudes et chez tous les peuples !... — non pas auprès du peuple romain depuis longtemps disparu et qu'il ne connaissait pas, mais dans la « mob » anglaise qu'il avait autour de lui. Les réactions de la plèbe « romaine » restent le témoignage éternel du peu de fond qu'on en peut faire. Nous renvoyons à ce morceau célèbre¹. Les différends

¹ *Jules César*, III, sc. 2.

propagandistes de nos jours l'ont, peut-être, longuement étudié. En tous cas, inconsciemment imité. Ils ne nous apprennent rien. Leurs procédés, dépeints par avance d'une manière inoubliable et définitive, n'ont pas changé et restent les mêmes...

On peut aussi consulter les passages sur l'incertitude de la faveur populaire dans *Coriolan* (II, 2) et sa fameuse imprécation contre la plèbe romaine (III, 3).

Et alors se pose la question fondamentale. Puisque la nature et les humains, pris singulièrement ou collectivement, valent si peu, qu'est donc la vie et que vaut-elle ?...

Shakespeare, en fait donner par ses personnages de multiples définitions, toutes admirablement condensées, où son pessimisme éclate :

La vie ?... « Aussi ennuyeuse qu'un conte rabâché
Irrite l'oreille de quelqu'un qui s'endort... »

Jean sans Terre (III, sc. 1)

Car si d'heure en heure, nous mûrissons et mûrissons,
Après, d'heure en heure, nous pourrissons et pourrissons...

Comme il vous plaira (II, sc. 7)

Et dans *Macbeth* :

La vie ? Une ombre errante et l'homme un cabotin
Qui s'agite et pavane une heure sur les planches
Et dont on n'entend plus parler...

Macbeth (V, sc. 5)

Et, dans le même passage quelques vers plus loin :

... C'est une histoire, contée par un idiot bruyant et furieux
Et ne signifiant rien...

Tout *Hamlet* est imprégné de la pensée de la mort, du néant de la vie et du néant des choses. Mais c'est encore à la fin d'*Othello* que Shakespeare a prononcé sa parole la plus triste. Découvrant enfin — hélas, après le meurtre de Desdémone — la perfidie de Iago, *Othello*, ivre de fureur et de désespoir, blesse le traître.

Celui-ci lui crie, d'un ton de défi :

IAGO :

Je perds mon sang, Seigneur, mais je ne suis pas mort...

Et Othello de répondre :

J'aime mieux que tu vives et j'en suis satisfait
Vis donc, car, à mon sens, mourir est un bienfait...

Il est impossible de dire parole plus noire. Et, je sais bien que, lorsqu'Othello la prononce, il est désespéré d'avoir étouffé sa chère Desdémone, outré de l'infâme trahison de Iago, las de lui-même et de la vie. Je sais que Macbeth, l'assassin ; l'hyper-cérébral et neurasthénique Hamlet ; le violent Othello et Lear, ce demi-fou, ne peuvent passer pour des personnes d'un équilibre parfait. Je me rends compte que Shakespeare, se mettant comme nul autre « dans la peau » de ses interprètes, n'oublie pas leur état. Je sais que ce virtuose incomparable du cœur humain n'a omis aucune note dans la gamme des sentiments, passant des moments de tristesse aux instants de joie et composant des fantaisies ailées et d'admirables comédies. Mais, en prenant un peu partout, j'ai montré que cette vue pessimiste n'est pas confinée à ces seuls caractères ; elle parsème, à des degrés divers, la plus grande partie de l'œuvre géniale du grand tragique. Et, si l'on nous fait observer que les dernières productions donnent une note plus sereine et plus apaisée, nous devrions constater qu'il n'a pas révisé son jugement implacable sur les hommes et sur les foules. Il a simplement parlé d'autre chose, toujours avec le même génie, comme nous nous détournons d'un spectacle affreux quand il nous devient intolérable. Arrivé au soir des années, penché sur le film de sa vie, il a prononcé des paroles plus détachées comme le font les vieillards. Car, bien que n'ayant guère dépassé le demi-siècle, il se considérait comme vieux et il l'était en effet par l'usure due à la production de tant de chefs-d'œuvre et par un labeur épuisant. Alors, loin des orages et des sarcasmes de l'âge mûr, il a mis, sur les lèvres de Prospero dans la *Tempête*, ces paroles éternelles que, par une curieuse parenté d'esprit et de génie, Calderon développera 22 ans plus tard, sans les connaître, dans *La Vie est un Songe* :

Nous sommes de la même étoffe que les songes
Et notre être chétif, à ces songes pareils
Une île dans le vaste océan du sommeil...¹

Si l'on peut dire que le pessimisme de ses pièces principales qui touche, parfois, au nihilisme intellectuel, est exagéré, personne ne peut hélas ! prétendre qu'il soit infondé. Il est d'autant plus remarquable que Shakespeare vivant dans le milieu gai, léger et dissolu du théâtre, celui où avait péri Marlowe au cours d'une rixe de taverne, arrive à ces sombres conclusions imposées par une réalité dont il voudrait bien se détourner mais que son puissant génie ne lui permet pas d'ignorer. Que Shakespeare, esprit peu religieux, se fasse sur le monde et sur les hommes, une image cent fois plus sombre qu'un trappiste, voilà ce qui ne peut manquer de frapper son lecteur attentif...

En tout cas, personne n'illustre mieux cette phrase d'Anatole France qui nous avait impressionné dans notre jeunesse: « Dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses ou des farces sinistres². »

Georges VERGNAUD

¹ Traduction L. Gillet.

² *Le Jardin d'Epicure*, pp. 66-67.